

Serge Le GALL

LES LANGOUSTINES DE TREVIGNON

Nouvelle



Tous droits réservés

©Les Éditions du 38, 2020

©Serge Le Gall, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce jour-là, il n'y avait presque pas de vent à la pointe de Trévignon. Au loin, sur la ligne d'horizon, drapé dans un camaïeu de bleu sombre digne d'une tunique impériale, l'archipel des îles Glénan ressemblait à un convoi de navires à jamais immobiles.

La pointe de Trévignon, c'est cet aiguillon de roc qui pointe le doigt vers l'océan entre l'embouchure de l'Aven et la baie de Concarneau. C'est un village de marins et de pêcheurs que le tourisme grignote peu à peu. Mais l'enracinement des anciens brave encore bien des tempêtes.

De son pas régulier un tantinet traînant, Jos venait de remonter tranquillement le raidillon de Feunteun Aodou et il passait devant la petite crêperie faisant l'angle avec la route de Trégunc. Allongé sur la terrasse de bois, un chien ébouriffé par les vents indisciplinés souleva une paupière puis l'autre avant de refermer les yeux pour retourner dans un rêve de chien peuplé de gamelles bien garnies et de femelles en chaleur.

Jos ne se pressait pas plus qu'à son habitude. Il avait tout le temps de sa retraite devant lui et, pour bien se l'avouer, il s'ennuyait ferme.

Quand sa femme se mettait en tête de l'accompagner, et ce n'était pas si fréquent, il empruntait le même chemin. Ce qu'il ne faisait pas ces jours-là, c'était de traverser la route pour aller boire un p'tit blanc en face, au zinc du Noroît. Sa bourgeoise ne l'aurait pas permis. Alors, il regardait vers le large pour éviter de reconnaître un signe d'invitation qu'un pilier de comptoir aurait pu lui faire avec insistance et il continuait sur la partie herbeuse descendant en pente douce vers la mer. Il aboutissait enfin sur le quai construit sur le remblai tandis que son épouse choisissait le petit mur de pierres sèches pour s'y asseoir un moment.

Mais aujourd'hui, il était seul et tranquille. Elle n'était pas là comme la mouche du coche à le tarabuster avec un quelconque ragot de lavandière dont il n'avait que faire. Les tribulations sentimentales de telle jeune épousée lasse d'attendre un mari parti aux Seychelles ne le passionnaient pas. Avec sa femme, il y avait belle lurette que ce genre d'exercice avait été banni des longues soirées d'hiver.

Il n'y avait pas non plus d'embellie l'été alors que c'est quand même bien le moment que choisissent les corps pour se dénuder. Il devait se contenter d'images aussi agréables que fugitives de belles baigneuses cachant mal leurs fabuleux attraits. Il les trouvait souvent trop maigres. Ils les auraient préférées plus plantureuses comme le peintre Marcel Gonzalez de Pont-Aven savait si bien les croquer.

Avant qu'il ne quitte la maison aujourd'hui, sa bourgeoise lui avait confié une mission dont elle s'acquittait d'habitude personnellement. Alors qu'il endossait son vieux caban usé par une utilisation quotidienne, elle avait brusquement coupé le son du téléviseur qu'elle ne quittait pas des yeux depuis une bonne demi-heure. Elle suivait avec passion un de ces feuilletons imbéciles qui s'avèrent, dans le temps, plus résistants que le chiendent.

— Tu ramèneras un kilo de langoustines ! avait-elle ordonné d'un ton péremptoire avant de presser à nouveau sur la touche son de sa télécommande protégée par un étui en fausse peau de mouton.

Il n'avait même pas répondu. Cela n'avait pas la moindre importance. Elle ne l'écouterait même pas protester. Un couple bon chic bon genre occupait tout l'écran. Madame n'avait d'yeux que pour le beau ténébreux qui débitait un chapelet de banalités à une poupée blonde.

À Trévignon, l'arrivée des petits bateaux en fin d'après-midi était toujours un événement. Et un spectacle. À l'heure habituelle, les yeux scrutaient l'océan à la recherche du navire. Quand celui-ci traçait un arc de cercle autour de la pointe, une rumeur enflait sur le quai.

— Le voilà ! Il arrive !

Puis l'esquif passait derrière le château rappelant un décor en carton-pâte pour film gothique avant de longer la digue par l'extérieur. Seul, le haubanage restait visible durant une minute ou deux, le temps pour le bateau d'entrer dans le petit port.

Il venait rapidement se coller le long de la paroi de béton et de pierre afin que l'équipage procède au débarquement de la pêche. C'est le moment que choisissaient les badauds pour jauger d'un coup d'œil les prises en se penchant parfois dangereusement.

Les marins vaquaient à leurs occupations comme dans un ballet bien appris. Quelques jurons fusaient çà et là quand une caisse estampillée *CCI de Quimper-Cornouaille* heurtait le bord du bateau ou celui du quai menaçant du coup de faire basculer une partie de son précieux contenu.

C'est que cette cargaison valait de l'or ! Crustacés, crabes et homards surtout, composaient l'ordinaire de ces retours de pêche avant de régaler bien des convives émerveillés, la bouche remplie de mayonnaise et rincée au muscadet. À une autre période, c'était la Saint-Jacques qui tenait le haut du pavé arborant fièrement le rouge orange de son corail si prisé. Et toujours, ces poissons ruisselants de fraîcheur et de simplicité qui faisaient le vrai régal des initiés.

Mais la reine du spectacle, acte deux, scène trois, c'était miss Langoustine parée de sa robe rose et frétilante à souhait. Cette demoiselle, attirante comme une sirène, déclenchait passions et rancœurs comme seule une femme aurait pu le faire.

Elle savait se faire désirer comme une star, comme une diva, et, pour se rendre maître de quelques livres de ces précieux trésors, il n'y avait pas trente-six solutions. La plus simple et la plus sereine, c'était de passer commande quelques jours à l'avance. La prévision comportait quelques risques. La mer pouvait être mauvaise, la pêche moyenne et le patron lunatique. De plus, il n'était pas possible de connaître précisément le prix au kilo avant de prendre possession de sa commande. Un jour de profusion, il était agréable de faire une bonne affaire, mais la mer est capricieuse comme une jeune maîtresse et, si elle ne se livrait qu'avec parcimonie, le prix aurait tendance à faire exploser la paroi des bourses même si celles-ci étaient bien garnies.

L'autre manière de faire ses emplettes était somme toute un peu plus musclée. Il s'agissait tout simplement, si l'on peut s'exprimer ainsi, de prendre sa place dans la file et d'attendre son tour, le temps que, d'un geste presque brutal, le pêcheur répande la manne humide et rose sur l'étal oblique.

Bien souvent, les choses se corsaient. Les jours d'affluence, la veille des fêtes carillonnées en général, il fallait être sur zone plus d'une heure avant celle du retour présumé du bateau. L'acheteur devait, l'œil attentif, observer les parages du point de vente pour évaluer le nombre de clients potentiels se dissimulant sous les traits de flâneurs inoffensifs qui pouvaient se transformer en de redoutables bretteurs le moment venu.

Quand l'attroupement devenait plus conséquent, il fallait se décider à souffrir davantage de la promiscuité afin de ne pas perdre l'avantage d'une bonne place sur la grille de départ. La pole position était la cerise sur le gâteau.

Les habituées, souvent vexées de n'être pas considérées comme les premières arrivées, lançaient des regards lourds en direction des envahisseurs. Elles n'abdiquaient pas pour autant. Le combat était encore à venir.

Le moment venu, toute stratégie était à expérimenter pour tenter de s'approcher du comptoir avant les autres. Parfois, la vendeuse contingentait les achats ou distribuait des tickets afin d'essayer de contenter tout le monde. Les jours de petite pêche, il ne lui était pas facile de satisfaire tant de clients avec deux ou trois caisses de langoustines !

C'est alors que les vieilles malignes jouaient du coude et de la voix pour faire respecter une préséance que seul le culot leur permettait d'exiger.

C'est dans cette arène que la femme de Jos avait décidé de lancer son mari. Elle avait été laconique en formulant sa commande. Il savait bien que ces quelques mots en disaient davantage. Elle ne les voulait pas trop grosses et surtout pas trop chères, ses langoustines. Et un kilo, ce n'était pas trois livres ! Il se devait de respecter scrupuleusement la consigne. S'il osait enfreindre cette loi, les remontrances fuseraient tout au long du repas. Les impôts, le gouvernement, la bombe atomique, la misère des petites gens, tout y passerait avant qu'elle ne se plante devant sa télé se taisant enfin en suçotant bruyamment des bonbons à la menthe.

Comme d'habitude, Jos avait bougonné. Il détestait jouer des coudes dans ce conglomérat humain, émoustillé par le frétillement des langoustines dans les caisses grises. Il était obligé de côtoyer de vieilles connaissances et il ne se sentait pas toujours à l'aise dans cet exercice. Souvenirs et rancœurs se mélangeaient alors dans une sorte de magma dont il craignait de ne pouvoir s'extraire.

Mais puisqu'il fallait y aller...

À proximité de l'auvent maçonné servant à la vente, il y avait déjà quelques personnes. Les initiées devisaient entre elles à une encablure de l'étal comme pour bien montrer leur sérénité. Les autres, plus inquiètes sur la réussite de leur acte d'achat, piétinaient à l'aplomb de la terrasse. Elles restaient aux aguets afin de se précipiter le moment venu.

Tout à coup, une matrone à la poitrine ondulante sous une robe à fleurs comme si elle était secouée par la houle, descendit vers le groupe au pas de course.

D'un air de connivence, elle annonça :

— Il arrive !

Deux mots qui sonnèrent comme un signal. L'étal devint le point de convergence, la ligne bleue des Vosges, de toutes les personnes qui se trouvaient là. Stratégie d'encerclement comme sur un champ de bataille. Austerlitz pour certaines, Waterloo pour les autres.

En une minute, Jos se trouva enfoncé au cœur de la mêlée, entre Georgette qu'il avait connue sur les bancs de la Communale et une femme du monde décorée comme un sapin de Noël.

La marée humaine fut contrainte de se déplacer vers la droite afin de laisser un couloir aux matelots qui apportaient la précieuse marchandise. Jos constata immédiatement que le poisson ne manquait pas. Pour la langoustine, il n'y avait que trois caisses. Instinctivement, il comprit qu'il ne devait pas se bercer d'illusions. Il aurait bien du mal à respecter son contrat.

La marchande commença par peser ses commandes, ce qui vida la première caisse et une partie de la deuxième comme par enchantement. La vendeuse servit rapidement quelques femmes puis un mouvement de foule ôta à Jos le dernier espoir qui lui restait de rentrer à la maison avec un petit quelque chose. Par contre, un autre homme, qui s'était trouvé bien en retrait depuis le début des hostilités, profita de la géométrie variable du groupe humain pour rafler ce qui restait au fond de la troisième caisse. Ensuite, c'était le tour de Jos, mais il ne restait plus que quelques pattes orphelines.

Il fit demi-tour.

L'homme plus chanceux passa auprès de lui, goguenard. Il faisait virevolter le sac en plastique blanc où s'agitait un bon kilo de petites bêtes vivantes à souhait.

Jos sentit l'amertume lui piquer la gorge. Qu'il aille au diable avec ses langoustines, cet imbécile ! Et qu'il crève avec !

Quand il rentra chez lui quelques muscadets plus tard, Jos subit placidement le courroux de la mégère. Il s'y attendait et il en avait l'habitude. Les cris n'avaient aucun effet sur lui. Il avait hâte d'expédier le souper afin de pouvoir s'éclipser dans son petit atelier où il construisait patiemment des maquettes de bateaux anciens. Là, dans la solitude et le silence, il voguait sur l'*Hispaniola*, la *Boudeuse* ou le *Vétéran* sans que sa femme ne le dérange. Dans ses rêves de flibustier manqué, il la hissait au bout d'une vergue au large d'Antigua pour la pendre avant de jeter son corps aux requins et il se soûlait de tafia avant de s'endormir sur la poitrine généreuse d'une métisse peu farouche ne comprenant pas un mot de français.

Tant pis, ils dîneraient de conserves et de pommes de terre à l'eau. Certes, ce ne serait pas un grand festin, mais il se régalerait quand même, surtout en observant sa femme couvant une envahissante colère.

Il s'assit dans la cuisine, à sa place habituelle à côté du poste de radio qu'il allumait quand son épouse parlait trop. Il regarda en direction de la gazinière et il constata qu'elle avait bien mis des pommes de terre à cuire.

Quand elle entra dans la pièce, il se hasarda :

— Tu veux que je descende à la cave chercher une boîte de thon ou de sardines pour ce soir ?

Elle bomba le torse et, d'un air détaché, elle dit :

— Pas la peine. André est passé tout à l'heure. Il m'a apporté quelques poissons qu'il a pêchés ce matin.

— Il pouvait bien les garder pour les manger lui-même !

— Avec les langoustines qu'il a eues et que tu aurais dû avoir, il avait bien assez pour son dîner, tu penses !

Le mari vexé sut alors, de manière très évidente, qu'il allait tuer André.

Jos n'avait pas du tout envie de dormir. D'ailleurs, comment aurait-il pu ? Il rêvait de la fin prochaine et programmée de son voisin. Il souhaitait sa mort comme une délivrance, comme un solde de tout compte. Il imaginait l'épisode comme un plat qui mijote, une belle pièce de viande couchée sur un lit de petits légumes épluchés soigneusement. Qu'il parte à petit feu comme une lumière qui s'éteint aux aurores après avoir lutté toute la nuit ! L'histoire de la chèvre de monsieur Seguin revisitée. Et s'il ne pouvait pas faire autrement, il emploierait la manière forte laissant le champ libre à la brutalité la plus élémentaire.

Il lui souhaitait tout le mal de la terre, toutes les difficultés connues et inconnues, les handicaps, les accidents, le tout couronné par son exécution. Toutes ces choses pour lui faire passer l'envie d'apporter son foutu poisson à sa femme en guise de présent. Définitivement !

Bien sûr, son épouse avait beau jeu de pavoiser et d'ironiser quand elle recevait sa godaille. C'était l'occasion pour elle de faire remarquer à son mari combien l'autre était bon pêcheur, désintéressé, altruiste et amical tandis que lui restait égoïste pingre et imbécile.

Le vent soufflait à la Pointe. Sa femme dormait, probablement satisfaite de l'avoir humilié une fois encore. Lui ne dormirait pas. Il allait ressasser le mal du jour, le mal de la vie, ce qu'on ne supporte plus, ceux qu'on ne peut plus voir en peinture. Et c'est dans ce monde très spécial où l'on chemine le long des images rouge sang qu'il passait sa nuit.

Jos était de ceux-là, de ceux qui souffrent en silence, de ceux qui sourient encore quand leurs rêves sont peuplés d'idées meurtrières. Il savait bien que l'autre prenait un malin plaisir à venir le narguer dans sa propre maison.

Il poussait fièrement le portillon et il entrait dans la cuisine avec sa caisse de plastique bicolore remplie de poissons gluants. Il paraissait devant la maîtresse de maison qui lui donnait la réplique tandis que l'époux jouait les utilités, assis dans le bout de la table devant un journal froissé par les relectures. Là, il ne se passait rien d'autre que l'humiliation d'un homme.

Mais cette fois, un autre degré venait d'être atteint. L'autre avait ourdi une machination pour le blesser. Il avait joué des coudes dans la foule, bénéficié de complicités et, finalement, osé. Qu'avait-il besoin de ces langoustines, il ne savait déjà pas quoi faire de sa pêche quotidienne ! C'était bien pour lui faire du mal, le dévaloriser une fois de plus. Tout avait été imaginé, planifié puis organisé afin que lui, Jos, soit cloué au pilori comme une bête curieuse. Comme un inutile.

Qu'avait-il donc en tête, cet homme-là ? C'est vrai qu'ils ne s'étaient jamais beaucoup appréciés même si leurs vies s'étaient souvent croisées pour les fortunes comme pour les drames de mer.

Ah, qu'elles devaient être délicieuses ces princesses de la mer dans leur robe rose ! Mais quel goût pouvaient-elles avoir pour un homme seul devant son assiette à suivre le journal de vingt heures ? Quelle gloire !

Moins d'un kilo de langoustines posé dans un plateau de la balance. De l'autre côté, un magma de lâcheté et de faiblesse ou le glaive de la vengeance ? Il est des moments où le courage est de droit.

Mais décider de tuer, c'est bien joli ! Encore faut-il savoir comment s'y prendre. Il y a l'art et la manière de devenir un assassin. Tout un chacun, un jour ou l'autre et à des degrés divers, envisage de faire le grand saut dans le monde de ceux qui tuent. Faire partie de la confrérie du sang versé, surtout quand l'appartenance reste secrète, a de quoi tenter le criminel potentiel. Encore heureux que le passage à l'acte ne soit pas si courant au point de faire disparaître la mort naturelle des nécrologies quotidiennes !

Jos avait fait son choix. Il allait donc faire disparaître l'« ami » André. Il n'avait pas de goût immodéré pour un avenir à passer dans un cul de basse-fosse. Il resterait donc discret sur ses agissements tentant même de réaliser le crime parfait, la pierre philosophale de l'assassin ingénieux.

Un crime sans mobile c'est toujours réussi et cela rend des services inestimables tout en créant une sorte d'intimité avec la victime avec laquelle on partage le secret.

C'était bien ce projet que ruminait Jos en s'agitant dans son lit. Il fallait une exécution intelligente, réfléchie. Propre en quelque sorte. Pas question de tomber dans le geste désespéré qui conduit au crime sordide. Place au panache ! Il s'amuserait à observer la police se disperser dans une belle incompréhension. Il se promènerait sous leur nez, poussant jusque chez Mado pour écluser quelques

verres de blanc. Puis il rentrerait à la maison, supérieur et inaccessible, tandis que sa femme accuserait le coup de la disparition d'André.

Il ferait d'autres maquettes. Il déboucherait des bouteilles et elle le laisserait tranquille. Il jubilerait.

Il allait faire gris comme souvent le matin. Jos sortit de la maison pour aller chercher le journal déposé de bonne heure dans sa boîte aux lettres par le livreur. Il s'assit ensuite au bout de la table à sa place favorite.

Sa femme était levée depuis longtemps. Il l'entendait fourgonner dans la cave. Elle devait choisir quelques légumes à éplucher avant de les inclure dans une de ces ragougnasses dont elle avait le secret. Le tout mijoterait durant toute la matinée dans une marmite en fonte noircie par les utilisations successives. Personne n'aurait pu l'obliger à s'en séparer.

Vapeur d'eau et projections brunes émailleraient le temps et cuisson. La ménagère enlèverait le couvercle plusieurs dizaines de fois pour titiller les aliments du bout de sa cuillère en bois. Elle goûterait la sauce les yeux clos pour mieux apprécier l'équilibre des saveurs. Elle n'aurait pas un regard pour son mari qui ne lèverait pas la tête du journal feignant d'être absorbé par les nouvelles. Ce n'est que vers midi qu'ils se parleraient. Peut-être...

D'un geste brusque, Jos ferma le journal qui se froissa. Du coin de l'œil, il saisit l'étonnement de sa femme le voyant bien décidé tout à coup. Il prit sa casquette accrochée à la patère de l'entrée, il endossa son caban usé puis il sortit de la maison sans prononcer la moindre parole. Sa femme le regarda partir d'un air perplexe, mais elle ne posa pas de question.

Jos marcha vite et dépassa l'entrée de la plage de la Baleine à grandes enjambées. Il allait à un rythme qui ne lui était pas familier. S'il l'employait, c'est qu'il avait hâte de rejoindre sans tarder le théâtre des opérations qu'il souhaitait meurtrières. Les acteurs étaient connus. Restait à écrire le scénario.

Il descendit vers le terre-plein du quai, mais ne s'y attarda pas. Des camarades le regardèrent passer de loin. Il n'avait pas envie de s'attarder, mais il ne voulait pas laisser l'image d'un homme pressé. Au moment des témoignages, son attitude pourrait poser question. Il feignit donc de s'intéresser à l'annexe de son bateau rangée verticalement, comme toutes les autres, le long du mur de soutènement.

Pivotant de trois quarts sur lui-même, il vérifia que personne ne l'observait. Il descendit quelques marches menant à une plage au sable granuleux et il s'avança jusqu'au bord de l'eau. Le rivage était animé par quelques vagues nonchalantes. Il marcha sur la bande de sable mouillé qui était plus ferme. Les mains dans les poches et le nez au vent, il avait l'allure banale d'un retraité se promenant calmement avant l'heure du déjeuner.

La marée était basse ou presque. L'alignement des petits bateaux de pêche et de plaisance occupait pratiquement toute la surface de l'anse fermée par la digue de béton. Il lut quelques noms au hasard : *Lapous Noz*, *Gurun*, *Petit Epsilon*, *Morgane*, *Calmos*. Ce dernier nom ne saurait le dissuader d'aller au bout de son entreprise.

Jos marcha jusqu'au hangar maçonné abritant le canot de sauvetage. Se trouvant en contrebas de l'édifice, il dut lever les yeux pour examiner l'ouvrage.

C'est à ce moment qu'il remarqua une amarre enroulée autour d'un poteau de ciment servant de garde-fou. À l'autre extrémité du bout patientait un petit bateau de pêche, juché sur ses grosses béquilles de bois. Il y avait de l'entretien dans l'air !

L'homme revint sur ses pas puis il remonta en direction du chemin aboutissant au parking du bar de la Pointe. Il s'arrêta un instant pour satisfaire un besoin pressant. C'est alors qu'il remarqua le sujet principal de son ressentiment qui se promenait avec son chien. André et son animal étaient en train de suivre, à peu de chose près, le chemin que Jos venait d'emprunter. Notre assassin potentiel se réajusta. Un sourire lui vint tout naturellement quand il vit André passer sous la passerelle, à deux doigts du bateau prêt pour le carénage. S'il avait été Éole, il aurait gonflé ses joues pour faire basculer le bateau de bois sur son empêcheur de tourner en rond.

Il tenait son *modus operandi* pour demain !

Le temps gris et brumeux de ce matin d'automne était tout à fait propice pour perpétrer un crime. L'ambiance feutrée de la côte désertée par les touristes augurait d'une belle réussite sans spectateurs. Un crime parfait.

Jos avait quitté sa maison de très bonne heure avec lancer et épuisette. Apparemment, il allait à la pêche. La digue était un lieu très prisé des accros de la friture. La veille au soir, il avait déplacé sa petite annexe bleue et il l'avait tirée sur le sable dans une crique minuscule située à proximité de la plage de la Baleine. Ce n'était pas la première fois qu'il pratiquait ainsi. Il était plus facile, en effet, de traverser le port en youyou pour aller taquiner le bar au bout de la digue que de faire le grand tour par le rivage. Il s'était débrouillé pour dérober une clef du hangar abritant le canot de sauvetage. Ce larcin n'avait pas été difficile à réaliser. Le sésame était connu de tous afin que, lors d'une alerte, ce ne soit pas une serrure impossible à ouvrir qui décide de la perte d'un navire en difficultés du côté des îles Glénan.

Il avait chaussé ses bottes. Il tira le youyou dans l'eau, puis il embarqua d'un mouvement précis et séculaire. L'embarcation tangua sans excès puis elle se stabilisa comme un animal docile. Jos se mit à godiller en accélérant le mouvement. Il ne tarda pas à parvenir au pied de la digue émergeant lentement de la marée descendante. Il longea la rangée de bateaux dormants jusqu'à ce qu'il parvienne au bas du plan incliné servant de rampe de lancement au canot de sauvetage. Il fit pivoter son annexe afin de la dérober aux regards et il gravit la pente. Il longea la balustrade de ciment pour atteindre l'arrière de la construction. Il emprunta la passerelle d'accès et posa le pied sur le sable. Il scruta les alentours à la manière d'un Sioux sur le sentier de la guerre. Dans cette pénombre matinale, tout était calme...

Il s'approcha du bateau campé sur ses béquilles de bois épais et il monta à bord. D'un geste bien appris, il dévissa les gros boulons serrés sur les tiges filetées de la béquille bâbord. Au moyen d'un maillet enveloppé dans un morceau de drap, il frappa les extrémités métalliques afin de les dégager à mi-course de leur fourreau. Puis il amarra un bout au bordé tribord avant de le lancer vers la passerelle. La manœuvre était fort délicate. L'équilibre du navire devait être préservé tout en présentant la faiblesse nécessaire à l'accident.

Il descendit du bateau, pataugea quelques mètres avant de remonter sur la plate-forme. Là, il fixa le cordage à un pilier de ciment en formant un nœud de chaise. Il s'assura de la solidité de l'ouvrage puis, l'air satisfait, il souffla un bon coup. Il redescendit sur le sable et s'escrima à enlever les deux tiges filetées de la béquille bâbord. Il constata avec satisfaction que le cordage en rappel se tendait sans lâcher. Pour éviter que la lourde pièce de bois ne bascule sur le sable maintenant qu'elle était en équilibre précaire, il introduisit dans un des logements de fixation un fin morceau de bois qui ne résisterait pas un instant à la pression du bateau. Le piège était en place. Il remonta sur la terrasse et il s'introduisit dans le hangar au moyen de la clef dérobée. L'attente commença.

L'endroit sentait le métal et le carburant. Il y faisait sombre, les ouvertures étant pratiquées dans la partie haute de l'édifice.

Jos avait les mains moites. Il faudrait pourtant une énergie brutale dans ces mains-là quand, tout à l'heure, il aurait à agir. Il chercha le visage de sa victime dans sa mémoire pour bien s'en imprégner avant le face-à-face ultime. Il voulait qu'André le voie et que l'autre vive l'instant final de son sacrifice en reconnaissait son bourreau.

Mais il avait peur. S'il était découvert en ce lieu avant d'avoir agi, il ne pourrait pas fournir la moindre explication de sa présence. Surtout à des hommes prêts à prendre des risques pour sauver leur prochain.

Des bruits métalliques le firent émerger de ses sombres pensées. Le port s'animait peu à peu. André n'allait pas tarder. Pourvu qu'il n'ait pas décidé de changer ses habitudes pour une fois.

Jos entrebâilla la porte, se glissa contre le mur et se risqua un peu pour observer. Il le vit là-bas sur le terre-plein, en grande conversation avec un patron-pêcheur à la retraite. Un instant, il se prit à espérer que, signe du destin, l'autre rompe le combat secret en allant boire un verre. Puis il se ressaisit. Tout était en place. Plus question de reculer.

Une minute plus tard, André et son chien empruntèrent le bord du rivage pour poursuivre leur promenade. Le chien, sans laisse, flairant les odeurs fortes, zigzaguait entre les objets ramenés par la grande marée. André sifflotait. De loin, Jos percevait la mélodie, le vent avait tourné.

Quand la victime désignée arriva au ras de la coque du bateau sur béquilles, Jos bondit et tira brutalement sur l'extrémité du bout. Le nœud marin se défit. André cria, la coque basculait sur lui le condamnant à une mort certaine. Le chien hurla à la mort.

Jos regagna rapidement son youyou et embarqua. Déjà sur le quai là-bas, on s'agitait. Il longea la ligne de bateaux au mouillage. Avec son esquif bas sur l'eau, il n'était pas visible côté terre.

Quand il atteignit les rochers plus loin, il aperçut l'attroupement qui s'était formé sur les lieux du drame. Personne ne faisait attention à lui. Caché dans une anfractuosité de rocher, il attendit puis il rentra chez lui sans rencontrer  me qui vive. Il était presque midi.

La femme de Jos étendait du linge sur le côté de la maison.

— Tu n'as rien pris, forcément ! lui lança-t-elle en regardant le panier vide. Heureusement qu'il y a la cotriade d'André ! On mange. C'est prêt.

Ils s'attabl rent devant un beau plat de poisson. Jos songea que c'était le dernier qu'André offrirait à sa femme et il se jeta sur la nourriture. Les assassins ont faim, c'est bien connu.

Soudain quelque chose lui piqua la gorge puis l'obstrua. Probablement une belle arête en travers suivie d'une énorme bouch e fermant le passage.

Sa femme se leva d'un bond et ouvrit la porte.

— Tu entends ce chien qui hurle à la mort ? dit-elle sans se retourner.

Jos était en train de s'étouffer.

— C'est le chien d'André ! dit-elle d'une voix inquiète. Il est arrivé un malheur. Je vais voir !

Jos serrait son cou de ses mains tremblantes. Sa femme avait le dos tourné et lui, il ne pouvait plus lui demander de le secourir.

— Je reviens ! dit-elle.

Et elle claqua la porte derrière elle...

Cette nouvelle vous a plu ?

Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :

[Les Editions du 38](#)

En savoir plus sur Serge Le Gall :

Page auteur aux Editions du 38:

<https://www.editionsdu38.com/les-auteurs/serge-le-gall/>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/serge.legall.902>

Bibliographie Aux Editions du 38

Calvaire à Plougastel, roman
Meurtres du côté de chez Proust, roman
Les corbeaux de Rustéphan, roman
Sables mouvants à Bénodet, roman
La sirène de Port Haliguen, roman
Poupées sanglantes à Douarnenez, roman
Corps-mort à l'île de Batz, roman
Eaux-fortes à Sainte Marine, roman
Ciel rouge au Pouldu, roman
Coup fourré dans les Monts d'Arrée, roman
Traque noire à Audierne, roman
Vagues à lames à Noirmoutier, roman
Fugue mortelle en Ré, roman
Un été brûlé, roman
En attendant David, roman
Une folle envie, roman
Marianne, conteuse en Finistère, contes bretons
Corridors exquis, recueil de textes courts